



Qui se ressemble,
d'Agnès Desarthe. p. 18

Pas si tant,
de Salomé Botella. p. 18

Les Morts de Raoul Villain,
d'Amos Reichman. p. 20

LITTÉRATURE Après avoir rencontré sept femmes dotées du prénom Rose, **Maryline Desbiolles** les cite à comparaître par écrit et en invente une autre, qui rue dans les brancards et ne se lasse pas de conter.

Maryline Desbiolles publie *Rose la nuit*, un livre dont le dispositif générateur est des plus singuliers, car sa mise en route est née d'une petite annonce adressée à des femmes prénommées Rose. C'est ainsi que leur vie a pu entrer dans le livre et que, l'imagination aidant, une figure féminine haute en couleur, moderne Shéhérazade, les a rejointes dans un récit où le réel n'exclut jamais les coïncidences et la magie.

Comment a germé en vous l'idée de passer une petite annonce pour dénicher des femmes prénommées Rose ? On pense au poème de Gertrude Stein « *Rose is a rose* ». Était-ce pour déclencher l'imaginaire ?

Je me suis créé une contrainte, pour avoir plus de liberté ! Mon choix personnel ne m'aurait pas conduit à privilégier ces Rose-là. En postant, avec la complicité de mon editrice, une annonce dans *Libération* et en déposant une affichette à l'Intermarché de mon village, relayée par des membres du Réseau éducation sans frontières des Alpes-Maritimes, j'espérais – et je n'ai pas été déçu – que les Rose qui se présenteraient me soient inconnues et que je puisse faire le pari que n'importe quelle histoire qui me serait racontée pourrait, par la magie de l'écriture, entrer dans un livre. Mon défi : ne pas choisir entre celles qui ont répondu à l'annonce. Il y en a eu 7. Un chiffre fort. Je les ai toutes rencontrées. Je trouve fou qu'elles aient participé à cette aventure pour rien. Je n'ai pensé ni à Gertrude Stein ni à Rose Sélavy, le personnage de Marcel Duchamp. Rose est, pour moi, le prénom féminin par excellence, avec tout ce que cela comporte de clichés.



MARYLINE
DESBIOLLES
Romancière

Votre Rose à vous, c'est une grande bringue qui en a vu d'autres. Elle devient une Shéhérazade d'hôpital qui va tenir en haleine les aides-soignantes et les infirmières, en faisant le récit de sa vie et de ses malheurs. *Rose la nuit*, n'est-ce pas un conte des mille et une nuits sociales de notre temps ? Aucune Rose ne s'est conformée à l'image véhiculée par ce prénom, encore moins mon grand échalas ! Une des vraies

ENTRETIEN

« Dans mes romans, il y a toujours un animal qui

« Mes Rose
forment
un chœur
de femmes »



fait le passage entre les morts et les vivants. » ALEX VOLKOFF/GETTY IMAGES

pourquoi elles s'appelaient Rose. Notre angle d'approche était le prénom. Aucune n'a d'ailleurs de relation conflictuelle à son prénom. Elles adhéraient à Rose, chacune de manière particulière.

Il y a toute une déclinaison de Rose, Rosetta, Rosette, Rose-Marie...

La plus âgée, Rosette, 89 ans, n'est pas la moins tonique ! Elle vient de Tunis. Ces femmes, je les voyais le jour, mais dès qu'on parlait, on entrait dans la nuit. Nous n'étions plus dans l'espace-temps ordinaire. On parlait pour écrire un livre. Je prenais des notes. Je ne les enregistrais pas. Je voulais que ça me reste dans l'oreille par l'écriture, comme si nous étions déjà toutes les deux dans un livre.

Un cheval revient dans chaque histoire...

Je leur ai inventé après coup ce motif récurrent du cheval. Il est noir avec une tache blanche. À peine domestiqué, il vient quand il veut dans leur histoire. Il est mystérieux. Dans mes livres, il y a toujours un animal qui fait le passage entre les morts et les vivants. L'un des motifs récurrents de mes romans, c'est le tunnel, lié à un souvenir réel. Je le remets en jeu ici, je le revivifie. Je l'attribue cette fois à Rose Rose, le grand échalas. Toute fiction se nourrit d'autobiographie, de motifs réutilisés. De ce trou d'angoisse (le tunnel) surgissent toutes mes Rose.

On ne sait finalement pas si la narratrice se prénomme réellement Rose. N'est-elle pas la fée littérature, en même temps que « l'absente de tout bouquet » selon Mallarmé ?

La Rose de fiction porte ce que m'ont raconté les vraies Rose, lesquelles semblent devenir objets de conte. C'est elle Shéhérazade, au sens où elle délie le conte, avec des Rose qui sont singulières mais perméables. J'ai fait le pari d'endosser leurs histoires et d'en faire quelque chose en me fiant au langage. Ce livre m'a été soufflé. Je l'ai rédigé dans une sorte d'urgence.

Où ont eu lieu les rendez-vous avec ces Rose réelles ?

Je les ai vues une seule fois chacune, deux heures, le plus souvent chez elles. La règle implicite : pas question pour elles de relire. Toutes les histoires sont fortes, ce qui signifie que nos vies valent la peine d'être racontées. Nos vies ne vont pas tranquillement d'un point à un autre. Je ne recherche pas la vérité mais le réel, lequel nous échappe. J'ai rencontré ces Rose souvent à domicile. L'une d'elles vivait dans le Var, au fin fond des bois, dans une maison avec son mari et sa fille autiste, qui est allée à l'hôpital où

« Ce livre m'a été soufflé. Je l'ai rédigé dans une sorte d'urgence. »

je situe l'action du personnage de l'Agrafe. Elle a suivi le même trajet que mon Emma Fulconis ! C'est sidérant ! J'ai parfois forcé la coïncidence mais elle arrivait le plus souvent d'elle-même. Le magique fait partie du réel, tout comme les coïncidences et les impressions de déjà-vu. Ces Rose ont beau être singulières, elles finissent par former un chœur de femmes qui parlent avec précision de ce qui leur arrive. Depuis trois livres chez Sabine Wespieser, je mets en scène des femmes qui luttent. Avec Rose du Nigeria, on s'est donné rendez-vous dans un bar d'un quartier qui n'était pas le plus sympathique de Nice. La télé hurlait. La Rose veuve du Haut-Var vit retirée loin de tout. Beaucoup de Rose du livre sont des femmes seules sinon solitaires, sans être hors du monde. Leur âge va de 11 ans à 89 ans en passant par 50 et 60 ans. Je les ai toutes prises en photo. Elles m'ont accordé cette faveur. L'une d'elles m'a envoyé un calendrier fabriqué par ses soins. Chez toutes, il y a un peu de sidération. Le plus troublant pour elles était sans doute cette perméabilité découverte en lisant le livre. Sans se connaître, elles semblent avoir déteint l'une sur l'autre. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ

Sarabande de lutte au féminin pluriel

Venues du monde réel, des Rose font un bouquet autour de celle qui, née de l'imagination de la romancière Maryline Desbiolles, résume avec force leur condition.

Rose la nuit, de Maryline Desbiolles, Sabine Wespieser, 144 pages, 18 euros

« Écrivaine cherche des personnes se prénommant Rose pour l'écriture d'un roman. Merci de contacter la maison d'édition : rose@sweditteur.com. » C'est donc l'annonce postée par Maryline Desbiolles dans *Libération* les 14, 15 et 16 juin 2024. Sept femmes lui ont répondu. La romancière les a rencontrées à tour de rôle, leur a posé à toutes la même question : pourquoi vous appelez-vous Rose ? Voilà l'angle d'approche et le point d'ancrage du texte. Exit la fiction ? On n'ignore pas que Rose, bouton initial de l'écriture, hante Maryline Desbiolles depuis longtemps. Ce n'est jamais dans sa connotation suave, douce, romantique. Pour elle, Rose évoque plutôt une résistance farouche, quasi insurrectionnelle. L'une des sept est d'ailleurs prénommée Marie-Rose, telle cette bergère rebelle d'un de ses souvenirs d'enfance. Une autre fait écho à Rosa Luxemburg, surnom dont on l'a un jour affublée, pour railler son engagement.

À ces sept, souvent issues des marges de la société mais en rien fragiles, s'ajoute un vrai personnage de fiction, Rose Rose, « grande brigue salement amochée », échouée dans un couloir d'hôpital. C'est elle qui prend en charge les sept récits, depuis son lit. Sous la voix de cette Shéhérazade d'hôpital, elles défilent au chevet du lecteur. Elles ont de 11 à 89 ans. Il y a Rose du Nigeria, Rose-Marie dite « RM7 », blessée au tendon d'Achille, et sa grand-mère calabraise, Rosetta, fille d'une bergère d'Italie du Sud, maltraitée à son arrivée en France...

Maryline Desbiolles revendique le « pluriréalisme ». Elle a élu des figures du monde réel, qu'elle installe dans son atelier mobile d'écriture. Elle a reconnu en chacune son propre paysage. Elle a œuvré, à partir de ses notes, sur une trame littéraire issue d'une matière brute donnée d'avance : ces femmes que le hasard lui a fait connaître par l'entremise de leur prénom. Extirpées du réel, ces données n'ont pas été trahies. La romancière a parfois glissé, entre les lignes, des réminiscences de ses livres précédents. Le résultat est d'une totale maîtrise en toute liberté. On dirait que c'est écrit « à sauts et à gambades » (Montaigne). *Rose la nuit* constitue une joyeuse sarabande de lutte au féminin pluriel, baroque, artisanale, fabuleusement fluide. ■

M. S.

Rose, celle du Nigeria, est habitée par une rage terrible. En France, on a pensé qu'elle s'était inventé ce prénom pour faire moins africaine, moins noire, pour obtenir des papiers. On ignore que la langue du Nigeria, à côté du haoussa, entre autres, c'est aussi l'anglais et que Rose existe en anglais. Rose peut d'ailleurs être dite en italien et en espagnol... D'où mon bonheur de la déployer dans d'autres idiomes. Cette Rose de fiction, ce grand échalas, m'apparaît aussi incarnée que les autres. Elle prend à toutes et à moi aussi !

Cette Shéhérazade, à l'imagination fertile et à la langue bien pendue, n'est pas loin de rappeler l'héroïne de votre précédent roman, *l'Agrafe* (Sabine Wespieser, 2024), empêchée de courir par la morsure d'un chien qui « n'aimait pas les Arabes... » Vos figures de femmes doivent-elles passer par la souffrance pour enfin se réaliser ?

À écouter ces Rose, on voit qu'elles connaissent des souffrances sans jamais les mettre en avant. Elles sont toutes un peu cabossées. Elles ont une plaie cachée, ou visible – telle celle qui a un problème au tendon d'Achille. Mais n'est-ce pas le cas de nombre d'entre nous, à des degrés divers ? J'ai une tendresse particulière pour les êtres – hommes ou femmes – que la souffrance a mis en marge. D'ailleurs, et c'est bizarre car je ne les ai pas choisies, elles ont toutes à voir avec l'exil, l'immigration, le fait de ne pas rentrer dans quelque moule que ce soit. Certaines ont été surprises de ce qu'elles m'ont dit. Sans doute parce que je ne leur demandais pas de me raconter leur vie. Je leur demandais